

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS FREE PUBLICATION CO., LIMITED.

322 rue de Chartres. Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

OFFICE DES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE FONT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR LE 3<sup>e</sup> ET 4<sup>e</sup> PAGES.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Date: No 2 mars 1907.

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Petites Japonaises. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, les Théâtres, Feuilleton. 5me PAGE. Le ménage Trotignon. 7me PAGE. Faits Divers. 8me PAGE. La Petite Fille des Neiges, nouvelle inédite. Le Carnaval d'autrefois - L'Appogée des Bals de l'Opéra. Un Bal d'Enfants. Cuisine. 10me PAGE. Poésie. Mandantités. Chiffons. Histoires de Brigands. Les Prélats à l'Académie Française.

Nos cours d'eau et nos ports.

À la fin du mois courant les membres de la Commission des Ports et Rivières de la Chambre des Représentants visiteront de nouveau la Louisiane. C'est à l'invitation de nos congressistes qu'ils ont décidé de faire cette visite, qui sera beaucoup plus étendue que la précédente et dans laquelle ils pourront se rendre un compte plus exact de l'importance de nos cours d'eau et de nos ports. Le programme qui est arrêté dans ses grandes lignes, comprend en effet, après la réunion de tous les membres à la Nouvelle-Orléans une excursion à l'embranchure du Mississippi où les immenses travaux d'amélioration de la Passe du Sud-Ouest seront inspectés, un examen des écluses du bayou Lafourche et du bayou Plaquemine et une visite au confluent de la Rivière Rouge et du Mississippi. Ils descendront l'Atchafalaya du point où il s'échappe du Mississippi jusqu'au Golfe, puis se rendront à Shreveport, d'où ils reviendront à la Nouvelle-Orléans par voie de la Rivière Rouge et du Mississippi. Les membres de la commission feront aussi une tournée dans le sud-ouest de la Louisiane pour visiter les mines de sel, les dépôts d'huile et les vastes rizières qui couvrent une grande partie de ce territoire. On ne saurait trop louer nos représentants au Congrès d'avoir

décidé leurs collègues de la commission des Ports et Rivières à venir parmi nous une autre fois pour se rendre compte, et plus exactement qu'au cours de leur première visite, des immenses ressources qu'offre la Louisiane et surtout de ses besoins pour en tirer tout le parti qu'il convient. Peu d'Etats de l'Union Américaine ont été aussi favorisés que le nôtre par la nature en cours d'eau navigables, et sa situation géographique, sur le bord du Golfe, à proximité de l'Amérique Centrale, lui donne une importance maritime exceptionnelle. Il ne s'agit que de développer ces merveilleuses ressources, et il est heureux de constater que le Congrès s'y intéresse au point qu'une de ses plus importantes commissions vient les étudier sur place. On sait que les chemins de fer sont de plus en plus insuffisants pour le trafic qui augmente dans des proportions colossales et que la navigation fluviale, qui a été délaissée pendant une certaine période, va être appelée de nouveau à jouer un grand rôle dans le transport des produits agricoles et industriels. C'est à nous de profiter des moyens naturels à notre disposition et de l'aide qui nous vient pour les améliorer.

Sir William Howard Russell.

Sir William Howard Russell dont l'ABELLE a annoncé l'autre jour la mort à Londres, était âgé de quatre-vingt-six ans. Le court télégramme que les agences ont communiqué à travers le monde a éveillé bien des souvenirs. Ce noble anglais chargé d'ans et d'honneurs qui vient de s'éteindre dans sa résidence de Cromwell road fut en effet le plus illustre de ces "correspondants de guerre" que la presse anglaise envoya la première aux quatre coins du globe. Depuis, les autres nations ont trouvé pour leurs journaux les égaux des Russells et des Stanleys, leurs rivaux en intrépidité et en audace, mais il fut un temps où seul le "Times" et quelques feuilles londoniennes pouvaient s'offrir le luxe de ce reportage dangereux, et trouvaient les hommes capables de cette tâche. William Howard Russell était né le 21 mars 1821 à Lilyvale, près de Dublin. Il appartenait à cette illustre famille des Russells de Limerick qui émigrèrent en Irlande sous Richard II. Elevé à Dublin, ayant commencé au Trinity college ses études de droit, le jeune Russell se vit bientôt dans l'obligation de gagner sa vie, sa famille ayant subi des revers de fortune. Il choisit le journalisme. Petit reporter, chargé par le "Times" de rendre compte des meetings monstres que provoquait l'agitation irlandaise, il sut dépendre avec tant de vie ses réceptions publiques que la direction du grand journal de la Cité lui donna carte blanche au moment du procès de Daniel O'Connell. Russell fit chauffer un train spécial, loua un yacht, et à coups de billets de banque, donna au "Times" le verdict un jour avant tous ses confrères. Il était désormais lancé. Aventurier et décidé, rien ne devait plus l'arrêter. En 1850, il est dans le Slesvig-Holstein et assiste à la bataille d'Idsted. En février 1854, il accompagne le corps d'armée de lord Raglan en Crimée. Ce furent

ses lettres qui les premières informèrent le public anglais des souffrances des troupes dans les tranchées et des scandales de l'intendance. Ces correspondances, qui critiquaient à la fois l'organisation de l'expédition et la capacité des chefs, émurent à tel point l'opinion que le ministère de lord Aberdeen, inhabile à se défendre, dut démissionner. On se souvient de sa fameuse description de la bataille de l'Alma, sa phrase sur les colonnes anglaises: "Une ligne rouge bordée d'acier", restée classique. La campagne de Russell en Crimée lui valut le double titre de "Balaclava Russell" et d'"Ami du soldat". Il ne s'arrête pas sur ces lauriers. En 1856, il est au couronnement du tsar avec son ami George Augustus Sala. L'année suivante, il rejoint sir Colin Campbell à Cawnpore lorsqu'éclate la mutinerie de l'Inde; il assiste à la prise de Lucknow et reçoit la médaille militaire des campagnes d'Oudh et Rohilkund. En 1861, il part pour les Etats-Unis où vient de commencer la guerre de Sécession. Il est là quand, à Bull-Ran, les fédéraux sont mis en déroute. Mais ses correspondances sont jugées trop sévères par les Américains; on s'ingénie à empêcher ce narrateur trop véridique d'assister aux engagements ultérieurs. Il reprend le bateau et rentre en Angleterre.

Après quelques années de repos où il met en ordre ses notes, voici qu'éclate la guerre entre la Prusse et l'Autriche, et la première personne qui se présente au quartier général autrichien n'est autre que William Howard Russell. Aux côtés de von Benedek il assiste à Koniggratz. Comme l'Europe et le monde joignent dans les années qui suivent d'une paix relative, Russell, qui ne peut tenir en place, voyage; il inspecte des champs de bataille passés ou futurs. Mais Bismarck déchaîne la guerre franco-allemande. Russell n'attend point pour se faire attacher à l'état-major du prince Frédéric, il envoie au "Times" d'importantes correspondances sur les méthodes de Moltke, il décrit la Commune à Paris. Il a maintenant cinquante ans, et l'on pourrait croire qu'il va enfin prendre un repos bien gagné. Mais en 1879, les Zoulous se révoltent. Russell ne peut résister à l'envie d'accompagner lord Wolseley, et quand les troupes anglaises envahissent la citadelle de Sekukani, c'est le vieux correspondant de guerre qui l'un des premiers entre dans la place. Cette campagne du Zoulouland devait être sa dernière. Au passage d'une rivière grossie par les pluies, son cheval bute, l'entraîne; il va se noyer, il fait un effort désespéré pour se dégager et rompt les muscles de sa jambe gauche. N'ayant plus le ressort de la jeunesse, il ne peut guérir et se voit condamné à l'immobilité. Il a passé la soixantaine, il se marie, car auparavant il n'avait pas eu le temps de songer à fonder un foyer, ni le courage de laisser une épouse anxieuse au logis.

Ce vieillard robuste avait eu tant d'expériences, tant d'aventures, était d'une humeur si joyeuse (n'était-ce pas lui qui déclarait, lors d'un incendie qui avait éclaté dans sa maison: "Bah! ce n'est pas la première fois que je vois le feu") que tout Londres le recherchait et l'aimait. La reine Victoria le fit baron en 1895. Il avait plus de médailles et de décorations qu'un ambassadeur. Il les avait bien gagnées.



ROBERT WHITTIER, à l'Orpheum, la semaine prochaine.

THEATRES.

TULANE. "She Stoops to Conquer", la vieille comédie que donne le Tulane à partir de ce soir va reporter le spectateur à l'époque des perruques et des collettes courtes, des manières distinguées et de l'hospitalité princière. C'est il y a cent trente-trois ans que fut jouée pour la première fois au Covent Garden de Londres l'œuvre d'Olivier Goldsmith, et elle est aujourd'hui aussi jeune, aussi intéressante, aussi puissante qu'à cette époque. C'est M. Charles Frohman et M. George C. Tyler, de Liebler et Cie, qui ont eu l'idée de reprendre la célèbre comédie, et ils en ont confié l'interprétation à des artistes de talent à la tête desquels se trouvent William H. Crane et Miss Ellis Jeffreys, une actrice anglaise. C'est un grand succès qui attend le Tulane.

ORPHEUM.

Au nouveau programme que l'Orpheum inaugure demain soir sont inscrits en tête les Uesems, deux gymnastes espagnols à peine âgés de plus de dix ans. Ils se sont montrés de telle force à leur début dans leur pays d'origine qu'ils ont été engagés immédiatement pour une tournée en Amérique. Ce programme comprend aussi Bert Howard et Leona Bland, qui jouent une symphonie intitulée "The Stagemanager"; les Durand, trois chanteurs d'Italie qui se feront très apprécier dans des morceaux d'opéra: Robert Whittier et sa troupe qui paraissent dans "Tangled Relations", un drame en un acte très réussi; Rice et Elmer, des comédiens acrobates absolument déopilants; Ferry, un contortionniste de première force; les frères Sharp dont les chansons populaires font merveille. Carleton et Terre sont retenus une autre semaine.

LYRIC.

Le succès de la troupe Brown-Baker dans "Faut" va durer jusqu'à la dernière représentation de l'immortel drame de Goethe, dimanche soir. Cette troupe, dont la popularité augmente depuis le commencement de la saison, excelle du reste dans cette pièce. Un autre succès l'attend à partir de demain soir. Elle va jouer, en effet, "Camille", le chef-d'œuvre d'Alexandre Dumas Fils qu'on voit toujours avec plaisir et qui permettra mieux que toute autre pièce aux artistes de déployer tout leur talent. C'est à Miss Edith Evelyn qu'est confié le rôle principal, et il suffit de se rappeler combien elle fut émue dans "East Lynne" par exemple, pour juger du triomphe qu'elle remportera.

CHESBROT.

Le Crescent offre cette semaine à ses habitués une comédie musicale d'une gaieté étourdissante: "Painting the Town". C'est une œuvre dans laquelle l'intrigue reste absolument secondaire, et où tout tend à amuser le spectateur, à provoquer le rire. Elle est agrémentée de délicieuses chansons nouvelles, qu'on entendra bientôt fredonner partout. Il s'y trouve aussi des chœurs de réelle valeur, dont la musique est de Herman Perlet. Les décors ont été peints par Charles H. Hale et les costumes dessinés par Van Horn de New York. Halliday et Leonard, les deux habiles et populaires comédiens irlandais, sont à la tête de la troupe, qui comprend aussi Miss Hazie King, Miss Louise Sanford, MM. Almon Knowles et Lighter, etc., et un chœur de quarante jolies personnes.

berg) 800 48; en 1827. Parry (au Spitzberg) 820 20; en 1876. Markham (détroit de Smith) 830 20; en 1882. Lockwood (Groenland) 830 24; en 1895. Nansen (terre François Joseph) 860 14; en 1900. Oagni (duc des Abruzzes) (terre François-Joseph) 860 34; en 1906 Peary (détroit de Smith) 870 06.

Les Pertes Russes en Mandchourie.

L'état-major vient de publier des chiffres concernant les pertes russes de la dernière guerre. Ces chiffres sont: Troupes tuées..... 31,189 blessés..... 115,885 disparus..... 37,496 prisonniers 53,897 Ce qui représente un total de 238,466 hommes hors de combat. Les pertes subies par les équipages de la flotte, par les gardes frontières, par les hommes chargés de la garde des chemins de fer, ne sont pas comprises dans les chiffres donnés ci-dessus. Les pertes pour les officiers ont été les suivantes: Armées de Mandchourie: tués 709, blessés 3,325, contusionnés 758, disparus 251, prisonniers 304, morts de maladie 47, morts des suites de blessures 155; soit un total de 5,449 officiers hors de combat. A ce chiffre il faut ajouter 722 officiers hors de la garnison de Port-Arthur (tués 139, blessés 179, disparus 13, prisonniers 322, morts de maladie 17, morts des suites de leurs blessures 52). Au total, 6,171 officiers hors de combat.

Le Trésor du Chah

C'est le Chah de Perse qui, de tous les souverains du monde, possède le plus riche trésor, à en juger par l'inventaire suivant: Dans un caveau souterrain de son palais sont déposés pour plus de 300 millions d'objets d'orfèvrerie. C'est, d'abord, la vieille couronne des rois de Perse, dont la forme est celle d'un pot de fleurs et qui est surmontée d'un rubis non taillé, de la grosseur d'un œuf de poule; puis une ceinture, qui fait également partie des insignes royaux et dont les diamants ne pèsent pas moins de neuf kilogrammes; des lames de safran d'un travail supérieur et enrichies de bijoux, d'une valeur approximative de 8 millions; un vase d'argent renfermant cent émeraudes, qui n'ont leur pareilles dans le monde entier, ni en grandeur, ni en beauté. Sur l'une d'elles, de la grosseur d'une noix, sont gravés tous les souverains de la Perse. Des perles, des diamants, des rubis, des saphirs, des topazes complètent ce trésor, auquel il ne faut pas oublier d'ajouter un cube d'ambre jaune, d'environ quarante centimètres, tombé dit la légende, du ciel, au temps de Mahomet, et qui assure à son possesseur la force et l'invulnérabilité.

Le Commerce du monde

En 1886 le total du commerce extérieur des peuples atteint 69 milliards. En 1905 il est monté à près de 124 milliards, ayant ainsi augmenté de 55 milliards, soit de plus de 78 pour cent se répartissant ainsi: Angleterre, 19 105 millions; Allemagne, 15 105 millions; Etats-Unis, 13 358 millions; France, 9 645 millions; Belgique, 5 402 millions; Italie, 3 785 millions; Suisse, 2 328 millions; Canada, 2 292 millions; Japon, 2 079 millions.

A la Cathédrale St-Louis.

Les conférences du Père Hage à la Cathédrale St-Louis ont un retentissement tel, qu'à chacune d'elles le nombre des assistants s'accroît notablement. En regard à ce fait, il a été décidé de réserver aux messieurs la moitié inférieure, c'est à dire du milieu au fond, des deux rangées de bancs de l'allée latérale à gauche, communément nommée l'allée de Notre-Dame de Lourdes. Seuls, les messieurs pourront y prendre place sans qu'il leur en coûte rien; et un comité composé des trois vicaires de l'église et d'une douzaine de jeunes gens s'occupera du placement de tout le monde indistinctement. Le comité aura pour premier soin d'indiquer aux messieurs les places qui leur seront offertes à titre gracieux, de les y conduire même. Cette partie de l'enceinte sacrée où ils se trouveront groupés, est, assurément, une des meilleures pour bien voir la chaire et parfaitement entendre tout ce qui s'y dit. Pour goûter un beau discours, il faut voir l'orateur: la pureté de l'élocution, la flexibilité de la voix, l'harmonie du geste, la mobilité de la physionomie, l'expression, la puissance du regard sont les qualités qui font du Père Hage un des plus éloquents orateurs qui aient occupé la chaire de la Cathédrale, et pour l'apprécier il faut le voir autant que l'entendre.

BIBLIOGRAPHIE.

"La liberté de l'esprit humain: pourquoi l'Eglise de France triomphera de la persécution", par Emile Florens, ancien député, ancien ministre des affaires étrangères; volume broché in-18, J. E. Garnier frères, Libraires-éditeurs, 6 rue des Saints-Pères, Prix 1 fr. La liberté de conscience est violée, le droit sacré des pères de famille sur l'éducation de leurs enfants est foué au pied, la liberté même de l'esprit humain est menacée. Une secte despotique prétend imposer au pays sa doctrine matérialiste et athée. Elle a fait plaquer, par affiches blanches, sur les murs de toutes les communes de France, comme le dogme officiel. Ceux qui repoussent cette religion d'Etat sont traités en rebelles. Célébrer l'office divin est devenu une contravention punissable devant les tribunaux et frappée d'amende. Ce monstre se présente à la raison, non moins que la Foi, contre la Science, non moins que contre la Morale, pourra-t-il réussir? Le pays se le demande avec anxiété. Dans quelques pages lumineuses, comme il suit, les écrits, M. Florens démontre l'insanité du complot et l'échec de son échec final. Tous voudront lire ces pages, car nul ne peut se désintéresser d'un problème d'où dépend notre avenir.

Population de l'Inde Anglaise.

Elle était en 1902 de 294,391,000 habitants pour 4,576,500 km carrés. Le nombre des hommes dépasse de 3 millions celui des femmes. 30 millions d'habitants sont répartis dans les villes (dont 1,000,000 pour Calcutta seul) (on compte 2,145 villes, 729,000 villages et 55,800,000 maisons occupées. Il n'a pas tout à fait 3 millions de chrétiens. En 1903, 1904, les serpents ont tué 22,000 personnes et 100,000 bœufs; et on a détruit 16,000 félins et 60,000 serpents. Chute. Hier à neuf heures et demie du matin Mme Antonio Herrera étendait du linge sur une galerie de sa demeure, rue Toulouse, 628, lorsque la balustrade a cédé. Mme Herrera est tombée d'une hauteur de 12 pieds et une voiture d'ambulance l'a transportée à l'hôpital où il a été constaté qu'elle avait reçu des blessures à la tête et au corps.

parfait bonheur! Elle pressa calmement contre elle le bras de son mari et un superbe sourire fut son éloquent réponse. Lorsqu'ils eurent parcouru le "Bosco" et les jardins en tout sens, elle lui rappela: — Il ne faut pas oublier que tu dois te ménager. Nous reviendrons aussi souvent que tu voudras; mais, aujourd'hui, il sera sage de rentrer. — Adieu Luigi! jeta Sarène, en même temps qu'une pièce dans la main du bonhomme. Tu boiras à la santé de la Signora. — Ah! signor Giovanni! Come siete sempre generoso! Che tutte le benedizioni del Cielo vi accompagnano! Et le brave serviteur, jusqu'à la porte, combia les deux visiteurs de ses actions de grâces. Guy Letta les attendait à l'hôtel. Le jeune homme venait de quitter, pour quelques instants, sa chère malade, pour apporter à ses amis son salut matinal. Il était bien triste, le médecin craignant, pour sa pauvre mère, un dénouement fatal sous peu de jours. Comme il allait se retirer pour retourner à son donjonneur de regards, ses yeux s'arrêtèrent sur les regards brillants et les pommettes rouges de Jean.

— Vous avez raison, fit Jean avec un geste las. Je me suis un peu fatigué. Je ferai la sieste à part déjeuner et, ce soir, il n'y paraîtra plus. Allons, à ce soir, Guy, et ne perdez pas courage: votre mère est robuste et souvent les médecins se trompent. — Que Dieu vous entende, maître! Rien ne pourrait me la remplacer! Contre son habitude, Marcelle n'avait donné à Guy qu'un adieu d'adieu. C'est qu'elle venait pour la première fois, d'examiner attentivement les traits de son mari. Leur altération la frappa. Elle eut la brusque sensation de la menace latente de quelque chose de grave; son imagination, soudain assombrie, lui montra Jean très malade, en danger peut-être, et elle entrevit, d'un seul coup, les conséquences pour elle d'un état morbide pouvant entraîner un trépas prématuré. Elle se dit que Jean ne paraissait éprouver aucun soulagement de son dépitement, que la fièvre, sans être très violente, ne le quittait pas; qu'il souffrait de plus en plus et n'avait pas d'appétit, et elle conçut un vague remords de l'avoir poussé à venir à Rome, où il ne pouvait trouver le climat tempéré dont il avait besoin. D'autre part, quitter Rome, c'était renoncer à la présence de Guy, et elle n'en avait pas le courage. D'ailleurs, Sarène, lui-même, malgré son mauvais état de santé,

semblait être très heureux de son séjour dans la Ville Eternelle; il y menait la vie de son choix, toute différente des mondanités parisiennes, et témoignait à sa femme une profonde reconnaissance de l'accepter, si contraire qu'elle fût à ses goûts et à ses habitudes. Il ne pouvait soupçonner que l'intimité du foyer et l'unique fréquentation des chefs-d'œuvre n'étaient si aisément consenties par Marcelle que parce qu'elles s'éclairaient d'une jeune présence ce qui lui mettait l'esprit en fête et au charme nouveau de laquelle elle se laissait aller sans remords, inconscient de la pente comble où peu à peu s'engageait son cœur. Jean ne se doutait pas davantage que l'intérêt et le plaisir que prenait sa femme à l'état d'une mourante était fait surtout de l'inquiétude de se voir trop longtemps ravir un contact journalier dont elle se délectait.... Car, maintenant, Guy ne quittait plus sa mère; la catastrophe était imminente. Elle arriva bientôt comme elle était, hélas! prévenue: Mme Letta succomba, et le chagrin que Mme Sarène en éprouva fut pour la jeune femme le premier indice du chemin que Guy avait fait dans son cœur. Jean attribua cette émotivité exagérée à l'état d'ennui où la morte existence qui lui était imposée tenait sa femme. Il lui proposa de quitter Rome. Elle refusa énergiquement, déclarant qu'il serait égoïste d'abandonner en un tel moment leur ami, et Jean admira hautement une telle générosité de cœur; mais lorsque Guy, après avoir rendu les derniers devoirs à sa mère, vint se jeter dans les bras du maître, en lui disant: "qu'il n'avait plus que lui à aimer sur terre", rien ne retenu plus le jeune homme à Rome, Marcelle estima qu'il fallait l'arracher au plus vite aux lieux dont la vue ne pouvait qu'entretenir sa douleur. Sarène eut donc la permission de se rendre à l'avis des médecins qui insistaient pour qu'il ne restât pas plus longtemps soumis à un climat défavorable de la capitale italienne. Sa femme proposait un retour à San-Remo, tout en ne cessant de soupirer... assez ouvertement après le faste et le luxe du confort de "Nadailan". Jean, pour qui un désir de Marcelle était une loi, eut donc à triompher d'une résistance... plus molle qu'opiniâtre, pour faire consentir sa compagne à reprendre le chemin du château des dords de la Menue. Ces débats avaient duré quelques jours, pendant lesquels Mme Sarène avait observé de très près Guy Letta. Celui-ci avait encore accentué ses efforts de froideur apparente à l'égard de la belle créatrice de "Théodora", qui avait failli en être inquiète. Mais une âme d'amon-

reux est une lyre aux mains de la femme aimée. Celle-ci en avait adroitement touché quelques cordes et s'était bien vite aperçue que la souffrance morale du jeune homme, loin de le détourner d'elle, ne l'avait rendu que plus vibrant. Privé de l'affection maternelle, ce cœur passionné d'artiste, avide d'émotions, tout consumé d'ardeurs insouviées, avait trop besoin d'épanchements sentimentaux pour cesser, en dépit du cri de sa conscience, de brûler en secret, du moins le croyait-il—l'ancien de tendresse vers l'idole édue. Marcelle ne craignait plus que Guy se libérât de l'esclavage où le tenait sa souveraine beauté; mais elle commençait à s'irriter de la réserve trop respectueuse et des scrupules qui la lui faisaient garder. Ce qu'elle croyait sa coquetterie, et était, en réalité, un sentiment de beaucoup plus profond, se promit, en quittant l'Italien, de faire fondre, dans l'intimité de "Nadailan", ces scrupules qui la blessaient comme un outrage, et de pousser ce cœur à crier son amour. Il fallait à "Rosine" son amour. Le lendemain de son arrivée, comme, un peu reposé, et sa femme étant sortie, il flânait au lit, Guillaume, son valet de chambre, lui apporta son courrier qui l'attendait depuis plusieurs jours, — une seule enveloppe, mais volumineuse à l'excès. Jean reconnut l'écriture de sa mère, et il fronga le sourcil. Après avoir hésité, il rompit le cachet. Il trouva une seconde enveloppe scellée, sur laquelle, en guise de inscription, Mme Sarène mère avait tracé ces courtes lignes: "Jean, Persuadée que les autres

lettres de même provenance qui t'ont été adressées depuis qu'am ont été interceptées et ne sont pas parvenues jusqu'à toi, je conserve celle-ci de mon envoi personnel, avec l'espoir bien incertain qu'au lieu elles pourront t'atteindre. Si je le fais, c'est en tu "dois" les lire. Je ne te dis rien de celle qui les a écrites et qui me les a soumises: leur lecture t'édifiera. "Ta mère, "Vve SARÈNE."

Marcelle rentrait à ce moment et s'arrêta, interdite, en voyant l'occupation de son mari. Elle lança un regard courroucé au domestique. Celui-ci ouvrait la bouche pour expliquer, mais son maître lui imposa silence et, s'adressant à Marcelle: — Tu as reçu pour moi des lettres de... Bretagne? — Je n'ai pas cru... — Tu es bien fait. Mets celle-ci avec les autres; je n'ai pas à les lire. La belle Mme Sarène s'empara du pli intact avec une sorte d'avidité à la fois farouche et triomphante et, l'important, sortit rapidement de la chambre. Guillaume s'approcha alors de Jean. — Je dois dire à monsieur qu'hier, avant son arrivée, M. Marcot est venu demander à lui parler. Jean répondit d'un ton sec: — La suite à dimanche prochain.

Jean, Persuadée que les autres lettres de même provenance qui t'ont été adressées depuis qu'am ont été interceptées et ne sont pas parvenues jusqu'à toi, je conserve celle-ci de mon envoi personnel, avec l'espoir bien incertain qu'au lieu elles pourront t'atteindre. Si je le fais, c'est en tu "dois" les lire. Je ne te dis rien de celle qui les a écrites et qui me les a soumises: leur lecture t'édifiera. "Ta mère, "Vve SARÈNE."